

UNE LECTURE DE L'ÉTRANGER D'ALBERT CAMUS D'APRÈS LA PHILOSOPHIE DE L'ABSURDE

Ricardo André Ferreira MARTINS*

Resume: Une lecture de *L'Étranger* d'Albert Camus d'après la philosophie de l'Absurde, ayant comme point d'appui les éléments qui illustrent la prise de conscience de l'absurde et de la révolte chez le personnage central du récit, Meursault.

Mots-clé: Existencialisme, absurde, littérature, essence, mythe, philosophie, moral, liberté, passion, révolte.

Abstract: This work is a reading of *L'Étranger*, novel of the french writer Albert Camus, in according to his Philosophy of the Absurd. The support point are the elements that exemplify the consciousness taking of the absurd and insurrection of the central personage of the novel, Meursault.

Key Words: Existencialism, absurd, literature, essence, myth, philosophy, moral, liberty, passion, insurrection.

1. Aperçu théorique sur l'absurde

D'après la vision existencialiste, l'homme naît dans un monde délaissé par Dieu et sans repaire, dans une existence vidée de sens. Sans savoir à quoi recourir, l'homme doit choisir un acte, selon lequel il définira son essence. De là, l'idée selon laquelle l'existence précède l'essence. Pour Sartre, l'homme *libre et authentique* est celui qui ne doit sentir aucun

* Universidade Estadual Paulista/NESP - Assis - SP.

remords après le choix de son acte, même si celui-ci s'avère mauvais ou irresponsable. Cependant, même que semblable jusqu'à certain point à l'Existencialisme, l'Absurde est notamment différent de celui-là en fonction d'une doctrine propre qu'on confronte avec une grande partie des points de vue existencialistes, surtout dans ce qui concerne ceux que Jean-Paul Sartre a défendu pendant toute sa vie. Prophète de l'absurde, Albert Camus vient de se séparer de l'Existencialisme plus tard parce qu'il n'était pas en accord avec ses propositions plus radicales, à l'exemple du suicide, des conceptions à l'égard de la liberté et du choix, positions qu'il soutiendra dans son essai sur l'absurde, *Le Mythe de Sisyphe*, et dans son roman *L'Étranger*. Ces oeuvres valorisent le contenu dramatique et l'absurde de l'existence, et mettent en évidence l'inutilité des efforts humains contraires aux contingences de la vie et de la mort.

On peut dire que le sentiment de l'absurde est une prise de conscience, rare, personnelle et incommunicable, qui peut surgir de l'étonnement devant l'existence. C'est là, ainsi, où l'homme s'étonne avec l'aspect routinier et mécanique de l'existence, et se laisse surprendre avec la répétition des phénomènes du quotidien, qui suivent insurportablement le même rythme tous les jours et toujours sans qu'on y découvre une raison, un pourquoi apparent, qui puisse y lancer quelque lumière de cohérence, ou une reconnaissance de l'homme comme être humain, et non seulement comme celui qui soutient le poids de son existence, comme dans *Le Mythe de Sisyphe*. C'est surtout la certitude de la mort qui met en évidence toute l'absurdité de l'existence, et nous met aussi devant une sensation anéantisante où nos efforts se démontrent inexplicablement dépourvus d'un sens quelconque. Devant ce sentiment, aucune morale nous anime, aucune religion semble remplir notre immense angoisse, l'immense vide intérieur, aucun effort, quel que soit son sens, rien ne semble justifier la misérabilité de notre *humaine condition*, si l'on veut utiliser les mots de Maulraux.

L'homme, donc, est abandonné au milieu du Néant de son existence, et il ne reste qu'à lui même de trouver une solution plausible qui puisse le sauver. Malgré tout, il semble que dans l'immense absurde de l'existence l'homme absurde ne tient à autre chose sinon qu'à lui même. L'homme, à ce point là, doit se révolter contre le mécanisme de l'existence; il doit se mettre pleinement aux bras de son destin, car, si c'est la mort qui l'attend, il ne peut s'enfuir d'aucune façon, alors il ne lui reste que le désespoir et la *révolte*.

Cette révolte lui donne la certitude qu'il doit accepter la vie et l'existence telles qu'elles nous sont présentées, dans toute leur plénitude absurde, sans n'importe quelle résignation ou remords, faute ou culpabilité, ce qui ne veut pas dire, si tout est permis, l'homme doit se rendre à l'exercice d'une liberté irresponsable et inconséquent. Cette révolte prend la direction d'un défi à l'existende, car les actes, n'importe lesquels, délimitent le besoin de la vivre à l'apogée de la lucidité et de la cohérence possibles, malgré ses conséquences imprévisibles. L'homme,

entouré d'autres hommes, perçoit que sa lucidité et sa cohérence le rendent incroyablement seul, incompris, car aux hommes qui l'entourent rien ne reste sinon la résignation devant l'absurde de la vie. Si tous les actes sont inutiles, alors quel sens a l'existence? Voilà une question qui, ni l'Existencialisme, qu'il soit athée ou chrétien, ni l'Absurde, ont réussi à répondre d'une façon pleinement satisfaisante.

Mais si l'Existencialisme du XXème siècle, commandé par Sartre et ses disciples, essaie inutilement de donner une réponse, l'Absurde confirme l'impossibilité de cette dernière. Ce qui reste alors à l'homme à faire? Remplir sa vie d'un certain sens tout singulier, la rendre grande et inépuisable, avec toute l'intensité dramatique ou tragique qui lui est possible, car si la vie est un absurde, rien de mieux que de la célébrer avec l'explosion d'une joie absurde.

La prise de conscience du non-sens de la vie doit surtout conduire l'homme à l'idée qu'il est libre, pour y vivre tout ce qu'il désire avec responsabilité, mais qu'il naît sans recours, sans aucune issue sinon lui-même, susceptible de payer les conséquences de ses fautes, et que, dans ce sens, il doit épuiser toutes les joies possibles de ce monde et de son existence. Cependant, l'homme doit, aussi, choisir un chemin responsable, sans que ceci veuille dire un chemin convenu à l'absurde du quotidien, puisque l'homme doit vivre avec passion, avec intensité toutes les expériences lucides, dans une permanente attitude d'affront devant le monde, afin qu'il puisse les multiplier. Camus arrive même à affirmer que:

Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible. Là où la lucidité rége, l'échelle des valeurs devient inutile. Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente c'est l'idéal de l'homme absurde.¹

Donc, une des uniques propositions philosophiques cohérentes acceptées par l'Absurde est, de cette façon, la révolte. Elle est un affrontement éternel de l'homme vis-à-vis de sa propre absurdité. Il doit mettre le monde en question, à chaque seconde, dépourvu totalement d'aspiration et d'espoir. Cette révolte vient de la certitude d'un destin anéantisant, interrompu brutalement par la mort, dans lequel tout le sentiment de résignation est inacceptable. Par cette raison, Albert Camus va être radicalement contre l'esprit du suicide. L'homme absurde doit, avant tout, être un héros sans peur, mais plein de révolte et d'insoumission. Selon Camus:

...c'est cette révolte qui confère à la vie son prix et sa grandeur, exalte l'intelligence et l'orgueil de l'homme aux prises [de conscience] avec une réalité qui le dépasse et l'invite à tout épuiser et à s'épuiser, car il sait que "dans cette conscience et de cette

¹ LAGARDE, André & MICHARD, Laurent. XXème siècle: collection littéraire. Bordas. Paris, 1973, p. 618.

² *Idem, ibidem.*

révolte au jour le jour, il témoigne de sa seule vérité, qui est le défi”.²

Donc, “il faut imaginer Sisyphe heureux”, car:

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu’au sommet d’une montagne d’où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu’il n’est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.³

De cette façon, Camus reconnaît en Sisyphe *le héros absurde*, et il va soutenir ses propositions par rapport à la *révolte*, la *liberté*, la *passion* dans son essai sur l’Absurde, *Le Mythe de Sisyphe*. “Je tire de l’absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort - et je refuse le suicide”, dit Camus.

2. La lecture

Commençons notre lecture pour dire que *L’Étranger*, cette oeuvre si singulière de Camus, si personnelle, représente, surtout, *l’homme avant la prise de conscience de l’absurde*. La première affirmation que nous mettons en évidence pour confronter avec le récit c’est que, malgré le comportement de Meursault, il n’avait pas la conscience exacte de tout ce qui se passait autour de lui; cependant n’avait aussi l’illusion d’être libre, quoique, d’une certaine façon, il semble être esclave de l’habitude, mais seulement par *indifférence et paresse*. Cependant, tout cela prend une forme un peu indéfinissable si, en appliquant cette idée au personnage, on y remarque souvent qu’il a conscience de son propre absurde quotidien, avec les événements ordinaires, donc imbéciles, qui se répètent toujours. Il s’agit donc de reconnaître que Meursault, avec sa fameuse “indifférence”, qui a donné lieu à plusieurs diagnostics sur le plan psychanalytique, est lui-même la véritable incarnation de tout l’absurde que Camus voulait mettre en évidence dans son récit. En effet, l’absurde commencera dès le début du roman, quand Meursault reçoit le télégramme d’asile à Marengo:

Aujourd’hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J’ai reçu un télégramme de l’asile: “Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués”. Cela ne veut rien dire. C’était peut-être hier.⁴

Remarquons l’indifférence que Meursault éprouve quand il reçoit la nouvelle de la

³ *Idem, ibidem*, p. 619.

⁴ CAMUS, Albert. *L’Étranger*. Gallimard. Paris, 1957, p. 9.

mort de sa mère, sans aucune apparente connexion avec le réel, disons, avec l'univers des sentiments humains, qui nous paraît le plus normal possible, même devant l'événement de la mort. Certainement que le simple lecteur aura un choc sur cette manière si singulière de voir un événement d'une telle proportion dans la vie du plus commun des mortels: la perte de la mère. Devant cela, c'est comme si Meursault n'avait aucun lien filial, aucun rapport plus profond avec la réalité des êtres humains telle que nous la connaissons, et cette idée sera renforcée après, quand, lui, en demandant deux jours de congé à son patron, il fait remarquer que:

...il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit: "Ce n'est pas de ma faute".⁵

Il est à remarquer aussi que Meursault prend l'événement comme seulement une "excuse", et sa façon de voir la circonstance prend aussi un air incompréhensible pour ceux qui l'entourent quand il arrive même à affirmer, sans y réfléchir, que cela n'était pas de sa faute. Pourtant il va y réfléchir tout après, mais ses pensées suivent quand même un chemin cohérent, conscient, rationnel, froid, comme si la réalité (ce qu'on confirmera plus tard) ne lui disait rien. Mentionnons, encore, que la vie de Meursault a toujours suivi un chemin routinier et étroit depuis que sa mère est rentrée à l'asile, et qu'il a une conscience, à vrai dire, extraordinaire sur le sujet de l'habitude. Par exemple, à l'occasion de son interview avec le directeur de l'asile. Toujours conscient des choses qui se passaient autour de lui, mais aussi toujours sans y donner une importance réelle, Meursault remarque: *C'est un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs.*⁶ Puis, dès qu'ils commencent leur petit dialogue, le directeur lui donne un cadre précis de la situation de sa mère à l'asile, et ce qui est frappant, sans rien lui reprocher. Il est aussi à remarquer que, malgré le deuil, les rapports sexuels de Meursault avec Marie Cardona, "ancienne dactylo de [s]on bureau dont [il] avai[t] eu envie à l'époque", commencent à partir du lendemain de la mort de sa mère. Remarquons le détachement de Meursault par rapport aux habitudes du quotidien. Toutefois, on va constater plus tard que, malgré tout ce qu'on vient d'exposer, Meursault, contrairement à une pensée née à partir de son indifférence, a, peut-être, un peu de la peine pour la mort de sa mère, parce qu'il conserve du moins une des formes consacrées par l'usage de regretter l'absence des êtres bien aimés: Marie le voit avec une cravate noire, pendant qu'ils se rhabillaient. Toutefois, quand elle le sait, elle a *un petit recul*, mais ne fait pas *aucune remarque*. En fait, si l'on part de la simple analyse du fait que, avant la rencontre avec l'absurde, Meursault n'avait pas conscience qu'il était esclave des habitudes, on arrive à conclure que lui ne s'encadre parfaitement dans cette affirmation. Mais si l'habitude ou les préjugés donnaient

⁵ *Idem, ibidem.*

⁶ *Idem, ibidem*, p. 11.

à sa vie un semblant de but et de valeur, nous sommes forcés de reconnaître, en tout cas, que Meursault ne fait pas partie du monde des préjugés, parce que ses attitudes sont *étrangères* à tout cela, et ne manifestent pas l'habitude pure et simple, machinale et quotidienne, ou même avoir quelque rapport avec les préjugés humains et, somme toute, Meursault n'a rien de foncièrement machinal, habitué aux rites des formalités sociales, et il n'a en outre aucun préjugé perceptible ou remarquable au cours de tout le récit. Meursault est, au contraire, totalement contraire à tout jugement sur son caractère. Il fait preuve, au mieux, d'une franchise et d'une *authenticité* peu commune, mais intolérable, entre les relations des hommes, parce qu'elle semble dénoncer un manque total d'amour filial. D'ailleurs, le détachement que Meursault nous paraît manifester doit déconcerter le lecteur mal avisé, au cas que celui-ci puisse avoir une échelle de valeurs morales capables de condamner le personnage dès le début du récit. Sinon, mentionnons qu'il ne sait pas si sa mère est morte le jour même ou la veille et, en tout cas, cela semble n'avoir pour lui que peu d'importance; son patron ne pourra pas lui refuser une demande de congé avec ce qu'il appelle *une excuse pareille*; Meursault encore nous explique que sa mère s'était vite habituée à l'asile où il l'avait mise; la manière dont il interprète la constatation du directeur de l'asile concernant la date de l'arrivée de sa mère, par rapport à sa propre situation matérielle, nous suggère qu'il pense avoir quelque chose à se reprocher, et nous révèle en outre que Meursault ne manque pas, quand même, de conscience, ou peut-être, d'un remord inconscient; il refuse de voir le corps de sa mère morte dans la bière devissée par le concierge et puis, ensuite, il avoue qu'il *n'aurait pas dû [faire] cela*. En plus, devant tous les vieillards de l'asile, au moment de la veillée, Meursault manifeste de nouveau ce sentiment de culpabilité, de remord même, ayant l'impression, qu'il trouve lui-même tout à fait *ridicule*, qu'ils *étaient là pour [le] juger*. Somme toute, cela, après, serait complètement vrai. Mais, malgré la prise de conscience qu'il a, suite à tous ces événements, dont il connaît chaque petit absurde, Meursault semble ignorer qu'il contribue à augmenter l'absurdité de son existence, comme s'il se laissait entraîner au cours des circonstances, sans vraiment y participer, à la façon d'un simple spectateur devant tout: *J'ai pensé que c'était toujours un dimanche de tiré, que maman était maintenant enterrée, que j'allais reprendre mon travail et que, somme toute, il n'avait rien de chagré*. Prennons, par exemple, l'épisode de la demande de mariage venant de Marie. Ici, on trouve la plus frappante et classique démonstration d'indifférence que Meursault est capable, une fois que, pour lui, *cela [l']était égal*, comme alors toutes les autres choses du monde. Donc, selon ce passage, Meursault n'a, foncièrement, aucun lien filial avec le monde des choses dites réelles pour les autres hommes. En plus, il vit ou semble vivre dans une espèce de torpeur, d'une étrange et presque inhumaine indifférence, et selon Camus, vivre dans l'univers de l'absurde consistera essentiellement à "multiplier avec passion les expériences" de la vie. On remarque pourtant que Meursault n'éprouve cela

qu'à partir d'un certain moment, présent entre le dernier chapitre de la première partie et à partir du premier chapitre de la deuxième partie jusqu'à la fin du récit. Il fallait, donc, qu'on se souvienne que Camus insistera sur cette qualité, cette passion nécessaire, cette conscience ardue de notre présence, de notre existence devant ce monde et l'Absurde:

Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible. Là où lucidité regne, l'échelle des valeurs devient inutile... Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde.

7

Cependant, nous constatons que, malgré la conscience que Meursault a de la suite des événements mécaniques de son existence tout à fait médiocre, il est très loin d'incarner le principe de la passion, surtout dans la première partie du récit, et pendant la plupart de la deuxième. On vient, donc, de constater que les éléments que nous avons détachés pour exposer le problème de la liberté dans cette oeuvre camusienne, ne lui permettaient pas d'avoir accès à cette prise de conscience de l'absurde sinon qu'avec l'arrivée d'un événement éclatant, complètement absurde, pour ainsi dire, et inattendu dans le déroulement des circonstances. Toutefois, on constate aussi que Meursault est déjà préparé lucidement à cette arrivée, parce que justement il n'a aucune illusion ou croyance sur le caractère définitif des valeurs consacrées par l'usage de la société qui le condamnera, puisqu'il se comporte comme si la vie, l'existence entière, n'avait pas de sens. Après le début des rapports sexuels avec Marie Cardona, des rapports comiques entre Raymond Sintès, la lettre qui lui demandera à Meursault d'écrire, la femme tapée, la police, affaire à laquelle Meursault a servi de témoin, la vie reprend son cours monotone et banal. À partir du chapitre où Meursault et Marie sont présentés à un ami de Sintès, Masson et sa femme, dans un cabanon près d'Alger, commence le processus qui va conduire Meursault jusqu'à sa rencontre avec l'absurde, le moment où on reconnaît en lui le héros absurde. Peu à peu, l'absurde commence à se définir dans ce chapitre. Le déroulement continue, et l'atmosphère du roman prend une suite inattendue, au fur et à mesure que Meursault est plongé, inconsciemment, dans l'absurde. Au moment où Meursault, Sintès et Masson s'aperçoivent de la présence des Arabes qui poursuivaient Raymond à cause de la femme tapée, la narration prend un caractère étouffant. Si, en effet, ce n'est pas le monde qui est absurde, mais *la confrontation de son caractère irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme*⁸, donc l'absurde naît des circonstances et aussi du paradoxe existant

⁷ LAGARDE, André & MICHARD, Laurent, *op. Cit.*, p. cit.

⁸ Idem, *ibidem*, p. 617.

entre l'existence et le monde. En effet, c'est finalement ici que l'absurde trouve Meursault avec toute sa consistance violente. Voulant empêcher Raymond de tuer son adversaire, Meursault lui prend son revolver et réussit à le faire retourner au cabanon où Marie et la femme de Masson étaient en sanglots. Mais la canicule, de la même façon que son destin prochain, l'écrase:

J'ai marché longtemps. Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de la mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu.⁹

Avec tout ce contraste violent, on peut redire que le sentiment de l'absurde ici est très semblable à l'angoisse existentialiste ou à la *nausée* sartrienne, et c'est dans cette nausée que Meursault est conduit jusqu'à sa rencontre avec l'absurde, mais encore sans la passion qu'il y faut, selon Camus, pour le vivre. Meursault alors laisse tout tomber devant lui, et justement ici, dans ce chapitre, qui commence son procès de révolte. L'homme, donc, est abandonné au milieu du Néant de son existence, et il ne reste qu'à lui-même de trouver une solution à tout ce qu'il vit. *L'homme, à ce point là, doit se révolter contre le mécanisme de l'existence; il doit se mettre pleinement aux bras de son destin, car, si c'est la mort qui l'attend, il ne peut s'enfuir d'aucune façon, alors seulement lui reste le désespoir et la révolte.* C'est dans ce Néant que Meursault éprouve des sensations étranges subies dans une *espèce de fièvre, délire provoqué par le soleil, au milieu d'impulsions instinctives, la canicule, l'angoisse, la nausée, la sueur, tout cela va le conduire, sans raison profonde, au meurtre de l'Arabe qu'il, en effet, ne connaissait même pas.* L'épisode du meurtre a, donc, sa place tout après, dans une ambiance absurde comme il le fallait, surgie de la nausée du soleil, la chaleur qui ramassait la sueur sur les yeux de Meursault, qui nous révèle l'absurdité de l'événement étourdissant. *L'irrationnel, la nostalgie humaine et l'absurde qui surgit de leur tête-à-tête*¹⁰, voilà la raison qui mène les gestes de Meursault vers son meurtre, et après à l'écrasement de son existence, sans aucun *appel* ou *issue*. Il sent alors que la *brûlure* de soleil, qu'il ne pouvait *plus supporter*, l'oblige à faire *un mouvement en avant*. Il savait qui serait totalement inutile, *stupide* selon ses mots, et qu'il n'allait pas se débarrasser du soleil *en [s]e déplaçant d'un pas*, mais il le fait, *un seul pas en avant*. Après ce moment irréfléchi, Meursault perçoit que l'Arabe, sans se soulever d'où il se trouvait, sort alors son couteau qu'il lui *présent dans le soleil*. Quand il le fit, la lumière *étincelante* du soleil, tout à coup, gicla sur *l'acier* du couteau, et cela atteignit

⁹ CAMUS, Albert, op. cit., p. 92.

¹⁰ LAGARDE, André & MICHARD, Laurent, op. cit., p. cit.

Meursault sur le *front*. À cet instant, Meursault sent *la sueur amassée qui coule sur [s]es sourcils et [s]es paupières*, récourvant sa vue *d'un voile tiède et épais*, l'aveuglant derrière un *rideau de larmes et de sel*. Tout cela pesait sur Meursault et l'agaçait. C'est alors qu'en regardant *[l]'épée brûlante qui rongait [s]es cils* et blessait ses *yeux douloureux*, Meursault sent que le *soleil* lui pesait toujours au front, et que la lumière qui venait de l'acier du couteau l'aveuglait de plus en plus. Il sentait la proximité de l'Arabe, dans cette *plage vibrante de soleil*, totalement aveuglé par les *gouttes de sueur* qui lui coulaient le visage, frappé violemment par la lumière *étincelante* qui, tout à coup, le soleil *a giclé* le couteau brandit par l'Arabe dans l'air fumant de chaleur; il *a crispé* sa main *sur le revolver*, la *gâchette a cédé*, et il a abattu son adversaire d'une première balle. Il a encore *tiré* quatre fois sur le *corps inerte* de la victime, *où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût*. C'était comme *quatre coups* qu'il *frappai[t]* sur la *porte du malheur*.

Meursault, qui n'a pas conscience d'être un criminel, est déferé, donc, à la justice. Au cours de son procès, il devient un objet de scandale pour le procureur, pour les juges, et même pour son avocat, qui fait un effort inutile de l'aider. Mais on constate que Meursault, qui pourtant voulait être aidé, ne le faisait pas de la façon désirée par tous. De cette façon, tout l'effort de la justice consiste à transformer en *crime* ce meurtre tout à fait accidentel. Mais Meursault leur apparaît comme *étranger* à leur univers et à leurs règles et rites, et en plus, il ignore les valeurs conventionnelles, surtout la foi chrétienne, puisqu'il ne croit pas en Dieu. Dès l'instruction, le juge s'acharne à *comprendre*, de son point-de-vue évidemment, les geste irrationnel de Meursault: *Pourquoi avez-vous attendu entre le premier et le second coup?... Pourquoi, pourquoi avez-vous tiré sur un corps à terre?*¹¹ Toutefois, le juge d'instruction lui reproche plus souvent son absence de foi en Dieu que le meurtre. D'autre part, il prend des reinseignements sur la *vie privée* de l'accusé, puis lui demande s'il *aimait* vraiment sa mère. Enfin, il s'indigne que Meursault n'ait aucun *repentir*, et à ses yeux, le cas est désormais *classée*, parce qu'il n'a jamais vu d'âme *aussi endurcie* que celle de cet *Antéchrist*. Cependant, le procureur va plus loin encore. Il designe Sintès, en l'interrogeant, comme *le complice et l'ami de Meursault* et, de la même façon, dénoncera en celui-ci l'auteur d'un *drame crapuleux de la plus basse espèce*. Le procureur reproche encore en Meursault d'avoir paru *insensible* à l'enterrement de sa mère, puis de s'être baigné avec sa *maîtresse* le lendemain, et d'être allé au cinéma la même journée. Alors, donc, il découvre l'enchaînement *logique* des circonstances rigoureuses et absurdes d'un crime *prémédité*. Finalement, il accuse Meursault, en examinant ses antécédents et tous les incidents sans un vrai rapport avec son cas, de n'avoir *rien d'humain* et qu'il n'était d'aucune façon accessible aux *principes moraux* qui

¹¹ CAMUS, Albert, op. cit., p. 106.

gardent le coeur des hommes dans la société. En plus, il l'accuse d'avoir *enterré sa mère avec un coeur de criminel*, et donc, c'était d'un *coeur léger* qu'il lui réclamait la peine capitale pour *châtier* un criminel aussi *monstrueux*. Meursault est, de cette façon, condamné à mort. L'Étranger, cependant, devient, pour finir, un cri de *révolte* et de *pitié*. Meursault avait beaucoup réfléchi sur sa peine de mort. Dans le dernier chapitre de son récit, qui sert comme une espèce d'épilogue, il nous met devant le *mécanisme implacable* du jour de l'exécution que le condamné attendait toujours. Enfin, une interminable agonie. Meursault est alors *agité de mille pensées d'évasion*, l'espoir de voir modifier la loi, mais il finit par renoncer au pourvoi qui lui était possible, à l'attente de *l'aube fatale*. Il aurait, de cette façon, *la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français*; formule *bizarre*, ne peut-il s'empêcher de le remarquer. Mais enfin prouvant que la victime, lui, était plutôt condamnée par un complot collectif de toute la société qui ne pouvait pas supporter éternellement dans son sein un homme qui *ne joue pas le jeu*, puisqu'il *refuse de mentir*. Il fallait, donc, s'en débarrasser. Meursault *se jette* au mur de la prison, *l'oreille collée*, pour savoir quand les bourreaux viendraient le chercher, s'il en venaient, quand même. Il refuse, pourtant, la visite de l'aumônier, qui voudrait lui voir avant cette aube qu'il attendait toujours. Cependant, ce dernier lui rend *une visite tout amicale*, et le dialogue s'engage. Meursault repousse l'espoir que l'aumônier essaie inutilement de faire briller devant lui, puis il déclare qu'il *ne croi[t] pas en Dieu*, et qu'en tout cas, dans le doute, il aimerait mieux réserver son dernier temps à ce dont il est vraiment sûr. Dès lors, il refuse de croire que *la justice de Dieu* le paiera de l'injustice des hommes, et pour remarquer bien son choix, il n'accepte pas d'échanger le visage beau de Marie, qui *avait la couleur du soleil et la flamme du désir* pour celui du Christ, le *visage divin* que l'aumônier lui demandait de voir. Il reconnaît qu'il aime mieux *cette terre*, cette vie, à une autre dont il n'était pas sûr, qu'il aurait préféré un seul *cheveu de femme* au lieu de toutes ces *certitudes* métaphysiques qui ne lui regardaient pas, et que, enfin, à la fin de tout, il a eu *raison* de penser que *rien n'avait d'importance* dans ce monde de fous. Il meurt, donc, en plein accord avec sa vie et avec ses idées, et dans sa révolte, il était resté fidèle à lui-même, à son amour indifférent, mais lucide, de la vérité. À la fin du roman, Meursault nous enchante, comme archétype de l'homme absurde, par les souvenirs du passé et les délicieuses sensations d'une nuit *chargée d'étoiles et de signes*. Après le bref éclat de sa colère, la paix redescend sur lui, *la tendre indifférence du monde* lui pose *des étoiles sur le visage*. Il voit, malgré tout, qu'il a été *heureux* et,

¹² LAGARDE, André & MICHARD, Laurent, op. cit., p. 619.

¹³ Idem, ibidem, p. 620.

récompense suprême, il l'est *encore*. Après le départ de l'aumônier, quand Meursault retrouve finalement le calme, s'endort, et puis se réveille, avec un récit plein d'enchantement et de beauté, il rejoint aussi *Sisyphes heureux*. La troisième rencontre du héros absurde avec la mort (l'enterrement, le meurtre, l'exécution), sert comme la dernière étape qui fait de lui, Meursault, *absurde et lucide*. De cette façon, devant la mort, le héros absurde devient un héros conscient, capable de reconnaître en lui tout le pourvoi dont il avait besoin. *On voudrait lui faire reconnaître sa culpabilité. Lui se sent innocent*¹², on lit dans le Mythe de Sisyphes. À ce moment, l'homme absurde, après avoir *tout épuisé* et de s'être *épuisé*, sent qu'une *joie silencieuse* s'empare de lui, et perçoit que, malgré tout, il a connu le bonheur. *Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables*¹³, nous affirme Camus. *L'erreur serait de dire que le bonheur naît de la découverte absurde. Il arrive aussi bien que le sentiment de l'absurde naisse du bonheur, puisque je me révolte, donc nous sommes*. Avec cette affirmation, Camus vient se séparer des *existentialistes*, surtout des idées sartriennes. Et c'est cette révolte, qui nous a invité à *tout épuiser et [nous] épuiser*, qui nous a indiqué aussi le sens et les frontières de l'action de Meursault. Esclave de l'indifférence, avec cette révolte Meursault s'est sorti de l'état de léthargie où il se trouvait jusqu'à présent, avec un *confrontement perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité*. Elle n'est pas une *aspiration*, et elle est complètement sans espoir, mais elle est *action*. Cette révolte est, donc, seulement *l'assurance d'un destin écrasant, moins la résignation qui devrait l'accompagner*¹⁴. À propos de ce moment après la révolte, Camus affirme:

Toute la joie silencieuse de Sisyphes est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles. Dans l'univers soudain rendu à son silence, les mille petites voix émerveillées de la terre s'élèvent. Appels inconscients et secrets, invitations de tous les visages, ils sont l'envers nécessaire et le prix de la victoire. Il n'y a pas de soleil sans ombre, et il faut connaître la nuit. L'homme absurde dit oui et son effort n'aura plus de cesse. S'il y a un destin personnel, il n'y a point de destinée supérieure ou du moins il n'en est qu'une dont il juge qu'elle est fatale et méprisable. Pour le reste, il le sait le maître de ses jours.¹⁵

Donc, purgé de sa révolte, Meursault retrouve la beauté des choses. Après tout, il va reconnaître en lui l'existence réelle du bonheur, quand il écoute les appels de la nature qui l'invite à réfléchir dans la *paix*, aux bruits de la nuit, *les mille petites*

¹⁴ Idem, *ibidem*, p. 618.

¹⁵ Idem, *ibidem*, p. 620.

voix émerveillées qui s'élèvent enfin de la terre qu'il aimait, de la vie qu'il aimait malgré l'injustice des hommes, qui la rendaient méprisables. *Il faut connaître la nuit*, c'est ça qu'il voulait alors, se rendre aux bras de la tendre nuit, comme s'il se rendait aux bras d'une femme (Marie, peut-être?), ou plutôt (pourquoi pas?) d'une mère. Il retrace maintenant toute son existence, et se souvient de sa mère:

Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un 'fiancé', pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre.¹⁶

Aux derniers mots du récit, Meursault reste fidèle à sa révolte, puisqu'il avait *but[é] inlassablement contre le mal*, après quoi il fallait *prendre un nouvel élan*. Dès lors, *dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde*¹⁷. Il n'avait pas joué *le jeu*, et il était *heureux*:

Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que j'étais encore. Pour que tou soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.¹⁸

REMERCIEMENTS

À la Professeur Maria Eva Nunes.

Rapports Bibliographiques

CAMUS, Albert. *L'Étranger*. Paris: Ed. Gallimard, 1957.

LAGARDE, André & MICHARD, Laurent. *XX^{ème} siècle: collection littéraire*. Paris: Bordas, 1973.

¹⁶ CAMUS, Albert, op. cit, p. 185.

¹⁷ LAGARDE, André & MICHARD, Laurent, op. cit., p. 619.

¹⁸ CAMUS, Albert, op. cit., ps. 185-186.

Bibliographie

- CAMUS, Albert. *La peste*. Paris: Gallimard, 1979.
- _____. *A peste*. Trad. Valérie Rumjanek. Rio de Janeiro: Ed. Record, 1996.
- _____. *O estrangeiro*. Trad. Valérie Rumjanek. Rio de Janeiro: Ed. Record, 1996.
- _____. *Calígula suivi de Le Malentendu*. Paris: Gallimard, 1969.
- _____. *L'Étranger*. Paris: Gallimard, 1957.
- _____. *Calígula: peça em quatro atos*. Trad. Maria da Saudade Cortesão. Rio de Janeiro: Ed. Civilização Brasileira, 1963.
- FICHT, Brian T. *L'Étranger d'Albert Camus: un texte, ses lecteurs, leurs lectures*. Paris: Librairie Larousse, 1972.
- LAGARDE, André & MICHARD, Laurent. *XX^{ème} siècle: collection littéraire*. Paris: Bordas, 1973.
- MOUNIER, Emmanuel. *Introdução aos existencialismos*. Trad. de João Bérnard da Costa. São Paulo: Ed. Livraria Duas Cidades, 1963.
- OLSON, Robert G. *Introdução ao existencialismo*. Trad. Djalma Forjaz Neto. Brasília: Ed. Brasiliense, 1970.
- SARTRE, Jean-Paul. *Huis clos suivi de Les mouches*. Paris: Gallimard, 1979.
- _____. *O existencialismo é um humanismo*. Coleção Os Pensadores. Trad. Vergílio Ferreira. Rio de Janeiro: Ed. Abril Cultural, 1973.
- WAHL, Jean. *Esquisse pour une histoire de l'existencialisme suivie de Kafka et Kierkegaard*. Paris: L'Arche, 1949.